

Dompter le loup

Lorsque j'ai quitté Québec pour Montréal, c'était le jour de mon anniversaire. Je laissais derrière moi un homme souffrant d'une bipolarité mal contrôlée, mon père, et une aidante naturelle, ma mère, qui avaient projeté que je sois leur bâton de vieillesse. J'approchais la trentaine et j'étouffais sous l'emprise de mes parents qui ne pouvaient tolérer que, célibataire, je m'installe dans un autre logement, un autre quartier. En transgressant leur volonté, je redoutais l'aggravation de l'état de mon père et des épreuves supplémentaires pour ma mère. Un stage dans la métropole a servi de prétexte à un départ en douceur.

Sur l'A-20, j'apporte dans mes bagages la culpabilité de leur tourner le dos, de m'accorder plus d'importance.

Si j'ai planifié mon évasion, je n'ai cependant pas prévu les conséquences émotionnelles de cette séparation, et ce, malgré des mois de thérapie. Non seulement je tremble à l'idée de m'aventurer seule là-bas, mais je ne peux chasser le sentiment d'avoir abandonné mes parents à leur sort. Aussi, dès la première fin de semaine, je me rendrai auprès d'eux pour m'assurer que tout va bien. Par la suite, j'accomplirai l'aller-retour toutes les deux semaines, incapable d'échapper à l'obligation morale que je m'impose de veiller à leur bien-être.

Mon émancipation et mon adaptation dans un nouveau milieu relèvent presque de l'exploit. Victime d'intimidation à l'école pendant neuf ans, je ne rayonne pas de confiance en moi. Mon parcours postsecondaire jalonné d'obstacles n'a que raffermi la piètre image que j'ai de moi.

À vingt ans, je m'étais inscrite au baccalauréat en littérature parce que j'étais une boulimique de lecture et que j'aimais écrire. À la faculté, les professeurs ont soufflé sur moi le chaud et le froid. Selon certains, mon talent pour l'écriture se révélait prometteur, pour d'autres je manquais d'intelligence, sinon de maturité. La mineure en journalisme m'a passionnée, mais s'est

conclue sur une mauvaise note. Notre groupe, en préparant le journal de fin d'année qui traitait des iniquités commises contre les associations étudiantes, a heurté la sensibilité de certains administrateurs de l'université : il a été saisi et interdit de publication.

Désenchantée, j'ai occupé de jour une place de caissière dans une tabagie et, le soir, celle d'hôtesse d'accueil dans une salle de spectacle. J'ai ensuite entrepris des études en droit, présumant qu'en devenant notaire ou recherchiste juridique, je pourrais mener une existence tranquille derrière des rayons de bibliothèques. Les cours de notariat m'ont tellement ennuyé que j'ai renoncé à cette avenue. Puis, en fin de parcours, un emploi de recherchiste pour un auteur renommé a fini par me désorienter tout à fait. Soumise à ses critiques pendant huit mois, je n'ai éprouvé aucune joie à voir mon nom dans les pages de remerciement du volume publié. J'ai même décliné l'invitation d'assister au lancement. Après les examens du Barreau, j'ai été admise à un stage de six mois pour lequel j'avais été refusée deux fois. Une troisième lettre confirmait mon embauche à Montréal, dans les bureaux du gouvernement fédéral.

Certains ont dit que je ne manquais pas de détermination. Ça n'a jamais été une consolation, tout juste une frêle béquille pour mon ego.

En migrant vers la métropole, j'espère me prouver que je peux me débrouiller sans l'aide de personne et créer les conditions favorables qui révéleront l'écrivaine en moi, carrière dont je rêve depuis l'âge de dix ans.

Dès la quatrième année du primaire, j'ai pris beaucoup de plaisir aux devoirs de composition. J'ai même rédigé un roman de six pages, intitulé *Le souterrain de Madhore*. Puis, je me suis mise à la poésie pour évacuer les émotions trop fortes qui m'assaillaient parfois, le plus souvent liées à l'amour déçu et à l'anxiété provoquée par les crises de mon père. À seize ans, l'écriture est devenue une obsession. Beaucoup de poèmes très mauvais datant de cette époque ont été lus à des amoureux, eux-mêmes poètes en herbe, avec lesquels j'entretenais la flamme d'un romantisme exacerbé. Ces expériences m'ont

désillusionnée, car j'étais plus investie qu'eux dans la quête d'absolu, tout en évitant de trop m'y engager. Paradoxe exaspérant !

En m'établissant à Montréal, je n'appréhende pas la solitude; j'imagine qu'elle m'apportera la sérénité et que l'inspiration coulera de source. Mais durant deux ans, je ne fais que courir les festivals, les expositions, les bars, les cinémas avec une amie aux prises avec des difficultés semblables aux miennes. Anonymes, nous ne nous sentons plus jugées par quiconque et cet affranchissement nous procure des ailes. Dans mon milieu de travail, on m'apprécie et je noue des relations avec une facilité qui m'étonne. Tout a changé : les promotions se succèdent, les activités se multiplient; je n'écris plus. La mélancolie, la haine, la tendresse, la convoitise, le plaisir ou l'extase ne m'habitent plus autant qu'avant. Je m'enferme dans la réalité. De temps à autre, j'essaie de me remettre à écrire, mais l'inspiration se dérobe. Je regrette de ne plus coucher mes pensées sur du papier, de ne plus m'accorder de moments de méditation, ce qui me permettrait de les faire évoluer. Les idées tourbillonnent dans ma tête, désormais stériles.

Malgré l'effervescence dans laquelle je suis plongée, je me languis de ma famille, surtout de mes sœurs, mariées et mères déjà. J'en veux à la terre entière d'avoir dû m'en séparer. Je pleure aussi ma ville natale, son site, ses maisons, ses ruelles, les montagnes et le fleuve tout proches, l'Île d'Orléans, le Lac Saint-Joseph que j'ai beaucoup fréquenté, même s'ils recueillent, enchevêtrés, mes meilleurs et mes pires souvenirs. Le fleuve surtout me manque car j'avais l'habitude de me rendre le contempler du haut des Plaines d'Abraham chaque fois que la vie me pesait trop lourd. Son cours continu et permanent calmait mes chagrins et mes angoisses, ou s'harmonisait à mes joies. Sa puissance incarnait le voyage inexorable qui, malgré les malheurs ou les bonheurs qui semblent fixer le moment présent dans sa fragile coquille, nous emporte vers quelque chose de plus grand. Je dois donc me faire violence et me rappeler que la Ville de Québec équivaut à un suicide, tandis que Montréal symbolise l'espoir.

Parce que je n'ai pas d'amoureux, j'accepte de contacter l'ami d'une de mes sœurs, un avocat que j'ai côtoyé dans mes cours de droit. Il venait parfois s'asseoir derrière moi dans les locaux de l'université et faisait rire professeurs et étudiants avec un humour de surdoué. Il m'avait un jour demandé devant son public habituel si je voulais sortir avec lui. Croyant à une blague, je l'avais fâché en m'esclaffant et il avait cessé de me parler. Je ne sais donc pas à quoi m'attendre en le revoyant à Montréal.

Je n'oublierai jamais notre première rencontre, son vieil imperméable, sa nervosité, son air affairé. À l'heure du midi, nous entrons dans une brasserie minable de la rue Notre-Dame et nous commandons des hamburgers et des frites sous un grand écran qui présente une émission de sport. Affalé sur sa chaise, il agite avec frénésie ses jambes sous la table. Son attitude me déplaît, mais nous avons en commun l'amour du cinéma et de la musique. Les rendez-vous s'enchaînent et je suis conquise par sa délicatesse. Longtemps, il ne fait que déposer sur mes joues de tout petits baisers jusqu'à ce qu'il m'embrasse plus sérieusement lors d'un mariage auquel nous avons été conviés. Cette étreinte m'a beaucoup troublée parce qu'elle n'aura aucune suite. De plus en plus attachée à lui, je panique. Pourquoi prend-il soudain ses distances ?

Lorsque je le somme de clarifier la situation, il demande deux semaines de réflexion. Dans l'intervalle, je suis embauchée par son bureau, ayant postulé à un emploi vacant sur sa recommandation. Naïve, je conjecture que c'est ma chance de développer avec lui des rapports plus étroits. Sans nouvelle de lui, je le relance afin qu'il réponde à mon ultimatum. Il me raconte alors que des associés l'ont mis en garde contre une liaison avec une collègue et qu'il est préférable que nous cessions de nous voir. Malgré l'assurance qu'il me donne qu'il est prêt à jouer le tout pour le tout, cet engagement ne me paraît pas sincère. Je crains d'être larguée sans avis et de me retrouver à la rue, je romps.

Je sais aujourd'hui que tout était consommé bien avant que je mette un terme à notre histoire, peut-être même pour une raison qu'il n'a pas eu le

courage d'avouer. Par ailleurs, je n'ai pas pu respecter le point final. Tourmentée, je l'ai harcelé d'appels téléphoniques, possédée par le désir de recoller les pots cassés. Après des mois de son silence, la douleur qui me rendait folle s'est effacée d'elle-même.

Partie de Québec pour fuir la violence et la peur, je découvre que le danger me guette tout autant à Montréal. Le lieu n'a rien à y voir. Je suis la brebis au milieu des loups et le plus féroce se cache en moi, dans mes pensées distordues, dans mes tripes nouées par l'anxiété depuis l'enfance. Bien que j'aspire à une vie simple, modeste et raisonnable, je ne peux qu'attirer la tempête. Je commence à me rendre compte que je dois me remodeler pour ne plus jouer le rôle de martyr.

Le voyage sera intérieur, long et périlleux sans doute. Ça ne peut plus traîner.

Octobre 1986